

UNE FAMILLE ALSACIENNE



VICTORIA BECKER

UNE FAMILLE ALSACIENNE

Agathe Sick ouvrit la porte vitrée de deux battants de la salle à manger. Une délicieuse odeur cuisine flottait dans la pièce, propre à ouvrir l'appétit.

Elle jeta un regard sur la table dressée, pour s'assurer que rien ne manque. Sur la fine nappe blanche, appartenant à son trousseau, brodée par ses soins quand elle était une toute jeune fille, les iris bleus dans leur longue coupe de verre au milieu de la table, accentuaient la note printanière de la saison, ainsi que ceux déposés derrière chaque rangée de verre de cristal, bien alignés par trois. La délicate porcelaine blanche aux motifs bleus, montraient le raffinement de cette table. Les couverts étaient à leur place. Et les pains ronds individuels, glissés sous chaque serviette mis dans les petites assiettes à la droite de chacune des quinze plus grandes. L'ensemble laissait présager de l'ambiance festive et chic de ce futur déjeuner.

Il faisait exceptionnellement chaud déjà en cette mi-mai.

En ce début de printemps, le ciel était clair, sans nuages, si ce n'était de légères traces blanches, signe de beau temps. De mémoire d'Alsaciens, personne n'avait connu une telle chaleur en ce printemps éclos prématurément.

Elle alla vers les fenêtres qu'elle ouvrit l'une après l'autre, regarda le ciel d'une belle clarté bleue, limpide, et s'en sentie heureuse.

Du dehors, arrivaient les effluves des grands sapins dressés dans le parc de la demeure, celles des fleurs plantées partout en cercles sur la fraîche pelouse, des pensées surtout, et des herbes nouvelles qui lui venaient des bois tout proches. Agathe respira quelques bouffées à pleins poumons, à cet instant éprouvant une plénitude totale, heureuse de vivre, se sentant favorisée, et pleinement consciente de son bonheur ce jour là, et se le disant en son coeur. Tout lui paru harmonieux autour d'elle. Souriant d'aise, elle arrangea les rideaux d'organza blanc et jeta un autre regard circulaire autour d'elle, satisfaite de l'aspect élégant et cossu de la salle, puis sortit en fermant la porte derrière elle. Elle passa ensuite dans les deux différents salons qui se tenaient de chaque côté de l'entrée pour y faire la même inspection. Tout était méticuleusement propre, bien ordonné.

Celui "des Messieurs" tout d'abord, pour s'assurer que les cigares étaient bien à leur place, ainsi que le service à cognac sur l'une des tables rondes entre les deux fenêtres, puis vers le sien qu'on appelait "le salon de Madame."

C'était une pièce carrée avec sur la droite, le prolongement d'une espèce de véranda en exergue, en trois côtés, chacun nanti d'une fenêtre donnant sur le jardin, de même que dans le salon des Messieurs. Sous la grande du milieu, et entre deux fauteuils tapissés de velours rose, tissés au petits points, une table ronde montrait un vase au long cou abritant une fleur de lys, près duquel était posé un cadre d'argent qui renfermait une photo.

Il s'agissait de Sophie, sa fille unique, née le vingt trois février mille huit cent quatre vingt quatre. Une beauté de dix neuf ans, prise de trois quart, de dos, aux longs cheveux châtains très clairs, défaits, qui couvraient les épaules légèrement dénudées. La tête était tournée vers le spectateur.

La jeune fille souriait à peine et son regard profond, aux longs yeux en amande, semblant interrogateurs, un tantinet ironiques, indiquaient la souveraineté du beau visage bien dessiné. Une tête remarquablement belle. Le front était large, légèrement bombé, le nez petit, retroussé, la bouche plutôt grande, charnue, montrait le caractère vivant, jovial, et gourmand de la jeune fille. Agathe la regarda un moment, caressa le visage de sa Sophie tant aimée dans son cadre. Ce repas, sans qu'elle le sache, était fait secrètement en son honneur.

Elle devait partir le lendemain en cure à Baden-Baden, en Allemagne avec sa tante Elizabeth, dite Elsie ou Liesel, la seule soeur d'Agathe, de trois ans sa cadette.

Pour diverses raisons, Léger Sick, le père, avait surtout désiré inviter à ce repas, outre ses amis intimes, le jeune homme qu'il pressentait comme époux pour elle. Il voulait surtout leur opinion. On était le jeudi vingt cinq mai mille neuf cent trois, jour de la fête de l'Ascension, en même temps jour de la Sainte Sophie, et du départ proche. Les trois raisons formaient un prétexte rêvé pour cette réception.

Pour ce qui était du jeune homme, il s'agissait de Charles Becker, son jeune comptable, un très beau garçon de vingt quatre ans, d'une honnêteté scrupuleuse, ancien séminariste que le curé de la paroisse, le père Gaston Schaeffer lui avait

recommandé huit mois auparavant comme étant de la meilleure famille de Cernay, que Monsieur Léger Sick avait engagé sur le champs, et dont il était à présent plus que satisfait, au point qu'il le voulait pour gendre. Le père de Sophie avait fait son enquête, laquelle avait été plus que satisfaisante. Les gens interrogés dans Cernay, son village natal, par le détective privé engagé pour la circonstance, avaient tous répondu que le jeune homme ressemblait à un ange, et ces éloges unanimes avaient décidé Léger Sick à faire connaître le garçon aux amis les plus intimes et à une partie de la famille, afin d'avoir leur avis.

Charles, oui, était très beau. Très grand, mince, aux manières élégantes, un peu timide mais très courtois, et ce qui plaisait à son patron, tellement travailleur qu'il s'attardait souvent le soir, sans trouver à redire, s'il y avait un surcroît de travail. De plus c'était un jeune homme d'une grande piété qui avait voulu devenir prêtre en entrant dans les ordres des Frères Franciscains où il avait, pendant quatre ans, enseigné dans le pensionnat que l'Ordre possédait à Bordeaux.

Mais une baisse subite de la vue, l'avait obligé à renoncer à ce projet et à revenir en Alsace où le Révérend supérieur lui avait conseillé de reprendre la vie laïque et de se marier afin qu'une épouse puisse s'occuper de lui. Le jeune homme en avait éprouvé une grande tristesse, mais accepta le sage conseil de son supérieur.

Ainsi Monsieur Léger Sick avait présenté Charles Becker à son épouse et parlé de son choix pour sa fille. Et ce fut Agathe, qui acceptant de le recevoir, eut l'idée de ce repas, le jour de la fête religieuse du village de Lutterbach.

Avant de monter à l'étage, Agathe eut envie de s'asseoir prendre quelques minutes de repos après cette longue matinée de travail pour l'organisation de cette réception qu'elle voulait parfaite.

Elle se servit un petit verre de kirch, et se laissa glisser dans un fauteuil de son salon particulier, pensive.

Depuis mille huit cent quatre vingt un, les Alsaciens étaient durement soumis à la souveraineté dictatoriale de Bismarck, puis à partir de mille huit cent quatre vingt huit sous celle du Kaiser Friedrich Wilhelm Victor Albrecht de Hohenzollern, dit Guillaume II, dernier roi de Prusse pour les Français. Mais aujourd'hui, elle ne voulait pas y penser.

Son mari chaque jour lui apportait les mauvaises nouvelles du vaste monde politique qu'il lisait régulièrement avec passion dans son journal préféré "Les Dernières Nouvelles d'Alsace," cependant et pour la première fois, s'étant rebellée de manière inattendue, Agathe avait demandé depuis deux jours une cessation des lectures trop éprouvantes pour sa sensibilité.

- Je n'en puis plus, Léger! Garde tes mauvaises nouvelles pour toi! La guerre, la guerre, l'occupation, ces militaires partout...Je ne veux plus que du bonheur dans ma maison. Les commentaires désagréables seront pour ton club cette semaine.

Voilà pourquoi Sick, surpris par la révolte aussi soudaine qu'inhabituelle de sa si douce épouse, lisait depuis une semaine son journal en silence, comme en cachette, bien qu'on l'entendait souvent maugréer depuis le salon, en

tournant les pages des DNA.*Il enrageait de ne pouvoir partager chez lui, ce qui était son activité préférée en dehors de son travail, la lecture de ses multiples journaux.

De même que casi toutes les maisons alsaciennes, la demeure Sick rutilait de propreté, était confortable, avec ses parquets tellement bien cirés qu'ils en brillaient de contentement, la plupart recouverts de tapis à fond rouge donnant une ambiance chaleureuse.

Tous les meubles ici, fait dans des bois nobles, certains depuis le 16^{ème} siècle. Nombreux étaient également les objets nécessaires, de bon goût et de grande qualité, donnant le sentiment du bien vivre confortable, si cher aux occupants. Les rebords des fenêtres chargés de fleurs, géraniums ou pensées, rendaient la demeure très accueillante, et le parc qu'elle regardait maintenant depuis la véranda, si bien entretenu par Hans, le mari de Wonnie la cuisinière, la fit sourire de plaisir.

Elle était satisfaite de sa vie, Agathe Sick, malgré la dureté qu'avait eu Léger au début de son mariage. Il lui avait même un jour de colère lancé une gifle dont il s'était ensuite repenti en lui demandant pardon.

Aujourd'hui, cependant son mariage durait, solide, depuis quaasi vingt-cinq ans bientôt. Léger, à quarante six ans, était toujours aussi épris d'elle que depuis le jour où il la vit en sa toute jeune adolescence, pour la première fois, dans la chorale de leur église, à Oberhergheim, un village sis à une vingtaine de kilomètres de Lutterbach, non loin de Mulhouse.

La maison plantée sur une pelouse fleurie, au fond d'un grand parc boisé d'épiceas avait un aspect traditionnel alsacien avec ses colombages extérieurs, et son encorbellement pour l'étage supérieur dont toutes les fenêtres étaient éaglement garnies de fleurs qui descendaient en grappe le long des murs lui donnant un air des plus coquet. Les peintures extérieures de la demeure de couleur bleue claire, aux volets d'un bleu plus profond, comme celles des murs blancs des couloirs intérieurs étaient refaits à neuf depuis quinze jours, ainsi que toutes les tapisseries du bas, augmentant le ton cossu de la belle bâtisse.

Leur fille était splendide, douce et gentille. La santé de tous excellente. Que demander de plus? Se dit-elle.

Agathe pensa aux invités de ce jour, qu'elle aimait bien, tous de sincères francophiles, mais Alsaciens avant tout, comme ils aimaient à le dire.

On s'attendait à recevoir le prêtre Gaston Schaeffer, ex-curé de Lutterbach, en place à Pfastatt depuis peu. Morand Vogel, avocat et Madame, Odile, dite Dily, des amis de longue date. Le Docteur Bruno Hoëffel et Katarina, ou Katel son épouse. Charles Sick, le frère cadet de Léger, imprimeur comme son aîné, son épouse la tante Françoise Dirry, puisque Sophie l'appelait toujours de son nom de jeune fille. L'autre tante Elizabeth, la plus jeune soeur d'Agathe Sick. Son fils Frantz, dix huit ans, brillant étudiant universitaire. Hubert Schuler, le mari de celle-ci. Sébastien Zimmerlé, le Notaire, dit Baschtan de son diminutif, comme tous les Sébastien en Alsace, ami d'enfance de Monsieur Sick, avec Suzel épouse du Notaire appelée Suzala, et enfin Marikel, l'amie intime de la fille de la

maison, depuis qu'à dix ans elles apprenaient le piano ensemble chez Mademoiselle Frida Scherrer, à l'autre bout du village.

IL ne manquait qu'une demie d'heure avant que midi sonne, l'heure à laquelle tout ce beau monde devait arriver. Agathe se précipita dans l'escalier qui menait à l'étage, quand les oiseaux se mirent à piaillier les onze heures et demie dans la belle horloge du dix huitième siècle que sa grand-mère lui avait offert, le jour de ses noces. Donnant au passage trois coups secs contre la porte de la chambre de sa fille, elle l'appela.

- Sophie! Chatzala,* dépêche-toi! Nos invités arrivent bientôt. Dit-elle de sa voix douce et traînante marquée par l'accent alsacien.

Une fois dans sa chambre, elle s'assit un instant devant sa coiffeuse pour arranger son lourd chignon qu'elle tenait dans une résille bleu-marine sur sa nuque et arrangea le large ruban qui entourait sa belle tête. Elle remit une touche de poudre de riz sur ses joues pâles et seulement un soupçon de rouge sur ses lèvres. Agathe se regarda dans le miroir ovale et fut satisfaite de son image.

Une atmosphère d'allégresse se sentait dans les coeurs et sur les sourires des paroissiens qui se hâtaient revenant de l'Eglise de Lutterbach, ce très joli petit village typiquement alsacien, situé au début de la vallée de la Bruche, à une dizaine de kilomètres de Mulhouse.

La messe avait eut lieu dès neuf heures trente ce matin là. Toute la famille Sick, comme l'ensemble de la population était présent, réunis tous dans l'église.

Agathe s'était esquivée juste un peu après la fin de "l'ité missa est"* pour courir chez elle afin de superviser les derniers préparatifs du repas. Sa fille l'avait suivie. Ce repas de fête devait couronner un très grand espoir pour elle et son mari. Ils espérait tous deux que les présentations du jeune Charles Becker qu'ils souhaitaient pour gendre pourrait plaire à leur enfant, la toute jeune et trop gâtée Sophie.

De plus, Agathe en bonne ménagère et excellente maîtresse de maison, aimait que tout soit impeccable chez elle, ce dont elle tirait une très grande fierté.

Depuis la veille et ce nouvel aurore, Wonnie la cuisinière, une dame d'une bonne cinquantaine d'années, au service de la maison Sick depuis le mariage du couple, ainsi que Jeanne la jeune servante qu'on appelait par son diminutif alsacien, Shanala, s'activaient en cuisine.

Monsieur Sick, en grand gourmet, aimait les fins repas et avait de par sa générosité, la réputation de bien recevoir, goût qu'il partageait avec son épouse.

Depuis une semaine les achats étaient faits. Agathe avait proposé le menu à son mari qui l'avait accepté d'emblée. Pour le couple, rien de mieux qu'un traditionnel repas alsacien pour une réception de ce genre. La grande maison sentait bon cette cuisine bourgeoise typique qui déjà ouvrait les sens.

Tout d'abord ce serait des coupelles pleines de salades diverses, mêlées aux écrevisses toutes fraîches, suivies des charcuteries maison, puis viendraient de fraîches sandres au Riesling accompagnées de spätzelés.* En plat principal serait servi un copieux Baëckeoffe.* Puis viendrait ensuite le plateau de différents fromages du col de la Schlucht. Enfin des beignets de rhubarbes en premier dessert, puis pour accompagner les cafés, une tarte aux quetsches pour terminer. Les vins avaient été choisis par le maître de maison. Des vins locaux de toute façon.

Agathe s'apprêtant à descendre frappa de nouveau à la porte de la chambre de sa fille qu'elle entrouvrira légèrement.

- Tu es prête schatzala?

- Ça y est, je te suis maman. Dit-elle en ouvrant sa porte.Regarde! Qu'en penses-tu?

- Oh! Ma jolie poupée! Quelle élégance! Tu es ravissante! Tourne-toi donc que je te vois!

Sophie fit quelques tours sur elle-même. Elle avait mis le costume régional, tradition en ce jour de fête religieuse. Sa longue et large jupe rouge de coton, légèrement satinée, rehaussée de passementeries de couleurs vives brodées dans le bas et son corsage blanc aux manches bouffantes, sur lequel s'ajoutait un caracot de velours bleu marine enrichi de rubans de couleurs qui pendaient et qui virevoltèrent autour d'elle, laissant admirer sa taille si fine, accentuaient son air juvénile. Elle avait ramassé ses longs cheveux en deux grosses tresses ramenées à l'arrière, à hauteur de sa nuque, qu'elle avait fermé par une broche de perles blanches. Sur sa

tête était posé le classique petit bonnet rouge, plat, aux bords arrondis qui couvrait une partie du front et le tour de la tête, fleuri tout autour de petites marguerites blanches, comme le portaient toutes les jeunes célibataires de la région.

- Comme tu es jolie! Tu vas être la reine du repas, ma Sophinou.

- Non maman, la reine ce sera toi. Cette couleur va si bien avec tes beaux yeux clairs.

Il est vrai qu'Agathe Sick, malgré ses quarante six ans, qu'elle ne faisait pas d'ailleurs, était encore une splendeur. Grande, d'un port altier, très féminine, incroyablement fine car n'ayant eu qu'une seule grossesse, son corps n'était pas du tout abîmé. Elle était réputée être une des plus belles femmes de la région. Son visage étroit aux pommettes très hautes et légèrement proéminentes était mangé par deux grands yeux bleus très pâles au-dessus d'un petit nez retroussé et sa bouche gonflée ressemblait à une rose ouverte.

Elle était la fierté de son époux qui ne se lassait pas, après ces années de mariage, d'en être encore amoureux fou. Aujourd'hui, elle avait vêtu une nouvelle tenue, jupe longue de léger velours bleu marine près du corps et corsage cintré bleu myosotis rappelant la couleur de ses yeux.

Les cloches de l'Eglise carillonnèrent à tout va, joyeusement, pendant de longues minutes, annonçant la fin de la cérémonie, puis celle de la grille extérieure leur faisant écho retentit à peine, venant du fond du petit parc.

- Dépêchons nous! Dit la mère en dévalant dans l'escalier.

Shanala alla ouvrir la porte.

- C'est moi mes chéries!

Monsieur Sick parut, seul, un journal à la main. Il ôta son chapeau traditionnel alsacien celui qu'il mettait, tout comme son costume du pays les jours de fête.

- Mais comme tu es belle ma Gatouchka! Comme tu es ravissante! Viens ici! Tu mérites un doux baiser, dit-il en embrassant passionnément sa femme.

- Tout est prêt? Nos amis arrivent bientôt!

Sophie descendit en sautant la dernière marche.

- Oh! Ma petite Sofinou! Quelle est la plus jolie? Vous êtes toutes les deux les plus belles reines de beauté de notre Alsace! Quelle fierté! Quel bonheur de vous regarder! Merci Seigneur, je suis un homme comblé! Et quelle bonne odeur de cuisine. Je meurs de faim.

Sophie se jeta dans les bras de son père qu'elle adorait.

- Tu vas être la reine mon petit trésor. La reine de notre repas! Mon cher Charles va devenir amoureux, c'est sûr!

- Papa, je ne veux pas d'autre amoureux que toi! Je te trouve si beau!

Le père s'exclaffa.

- En voilà une idée! Ma fille...La vie va te pousser au mariage...Il est temps d'y songer. A ton âge ta mère était déjà heureuse dans mes bras, n'est-ce pas ma Gatouche? Est-ce que je t'ai rendue heureuse?

Ils avancèrent vers le salon. Sa femme lui prit la main qu'il lui tendit. Et lui l'attira par la taille puis déposa un autre baiser sur sa bouche.

- Plus que ça mon cher! Beaucoup plus que ça! Si notre Sophie pouvait être aussi heureuse que je l'ai été! Et que je le suis toujours!

Le mari murmura sans doute quelques mots doux à l'oreille de son épouse qui se mit à pousser des petits miaulements de chatte.

- Voyons le décor que tu nous a fait!

Ils allèrent tous trois en direction de la salle à manger.

- Très joli! Très joli vraiment! Comme toujours c'est parfait ma chère épouse. Tu as le chic pour ennoblir tout ce que tu touche. C'est très élégant. As-tu pensé aux cigares pour après les cafés? Et les vins? Ah oui! Au frais! Très bien.

- Les cigares sont dans ton salon au-dessus de la cheminée.

L'époux revint au salon des dames et se laissa tomber dans un des fauteuils sous la fenêtre.

- Me servirais-tu mon apéritif, jolie Agathe?

Elle adressa un beau sourire à son mari qui étendait ses jambes accompagnées d'un "ah" plein de satisfaction

pendant qu'il dégustait à petites lampées le breuvage qu'elle lui avait remis en main.

- Accompagne moi chérie. J'ai à te parler. Sophie chérie, sois gentille, ouvre les portes et toutes les fenêtres. Ce mois de mai est brûlant!

Pendant que la jeune fille s'exécutait Léger Sick s'approcha de sa femme assise non loin de lui sur l'autre fauteuil. Il se pencha vers elle et lui dit à voix basse.

- Charles devra être assis en face de Sophie pour qu'ils puissent se voir tous les deux. Mais pas de réflexions, ni d'allusions à une union. J'ai chargé nos amis de le suggérer, pas d'avantage. Nous, nous ferons comme si nous n'étions pas pressés, bien que j'aimerais que la cérémonie ait lieu avant l'hiver.

- Sois tranquille je ne dirai rien! Est-ce que tu as dit quelque chose au jeune homme?

- Bien sûr! Il ne demande qu'à entrer dans notre famille! Et il souhaite se marier rapidement. Ah! Si elle pouvait accepter! Comme je serai tranquille! Dis-moi chérie! Est-ce que son trousseau est prêt pour le cas où ça marcherait?

- Parfaitement mon amour, répondit sa femme en fermant ses yeux. Rien n'y manque.

Monsieur Léger Sick était depuis cinq ans avant son mariage, le riche propriétaire de la plus grande imprimerie du sud de l'Alsace. Rien dans la région ne se composait, ni ne s'estampait, ou se lithographiait, si ce n'était chez les deux